

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
  - Pages damaged/  
Pages endommagées
  - Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
  - Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
  - Pages detached/  
Pages détachées
  - Showthrough/  
Transparence
  - Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
  - Continuous pagination/  
Pagination continue
  - Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
  - Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
  - Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LE DUC DE KANDOS

#### DEUXIÈME PARTIE — L'INCENDIAIRE

##### XIV — LE CARNAVAL A BUENOS-AYRES

« Les gauchos réunis là se lançaient des regards d'intelligence et avaient pris un air narquois.

« Je haussai les épaules, n'y comprenant rien, et je franchis le seuil de la porte.

— Bien du plaisir, señor ! me souffla d'une voix moqueuse une petite servante qui passait à ce moment, les manches retroussées jusqu'aux épaules, les jupes relevées jusqu'aux genoux, tenant, de chaque main, un lourd seau d'eau, qu'elle se disposait à monter sur la terrasse de la maison.

« Du reste, toutes les autres femmes de ce quartier, dans le même costume, se livraient au même exercice.

« Je sortis sans répondre.

« Je fus, je l'avoue, assez surpris, de trouver les rues désertes. La ville avait l'aspect d'une ville morte. Presque toutes les boutiques étaient fermées, les portes des maisons à demi-closes, contre l'habitude. Les rares personnes qui se trouvaient dehors mar-

chaient d'un pas précipité, tenant le milieu de la chaussée, les unes armées d'un parapluie, les autres couvertes d'un pardessus de caoutchouc, malgré le soleil éblouissant et la chaleur torride. Les tramways qui passaient avaient toutes leurs glaces relevées. Le conducteur portait un large manteau imperméable, et, sur la plate-forme, près de lui, on apercevait un seau plein d'eau.

Tout en parlant, Paul de Kandos ralentissait son débit. On voyait qu'il s'efforçait de faire durer le plus longtemps possible cette partie de son récit, à la façon du malade qui, condamné à subir quelque opération douloureuse, cherche à en prolonger les préparatifs, pour retarder l'instant fatal.

— Je m'avançais donc la tête levée, sur le trottoir, regardant tout cela d'un air interrogateur, quand, tout à coup, je reçus, en plein visage, une masse d'eau froide qui m'inonda,

« Je me reculai avec colère, cherchant d'où cela provenait... Je reçus une seconde douche. Alors, sur toutes les terrasses, apparaissent des têtes rieuses de femmes, armées de tous les vases imaginables pouvant contenir et lancer de l'eau. Les plus vigoureuses la jetaient par seaux entiers, casseroles, des bols, des tasses, des verres, et tout homme qui passait était aspergé, inondé, noyé.

« Les voyageurs, dans les tramways, étaient montés sur leurs banquettes, la voiture se remplissant d'eau, au fur et à mesure qu'elle parcourait les rues. Le conducteur, ruisselant, saisissait le seau placé à ses côtés, et le lançait contre les femmes qu'il apercevait sur le pas des



Au moment où Cochillo arrivait sur lui, son bras fut tiré en arrière.

portes ; car vous savez que cette bataille étrange se passe d'homme à femme, de femme à homme, et que l'homme qui s'attaquerait à un homme, ou une femme qui s'attaquerait à une femme, produirait un scandale qui pourrait lui coûter cher, ici où tout le monde joue du couteau ou du revolver.

« Les agents de police, devenus rares, n'étaient pas plus

éparpillés que les autres. C'était le carnaval, le carnaval de Buenos Ayres. Il dura trois jours.

« Je vis s'enfuir, devant moi, une jeune femme, étrange comme moi, sans doute, à la ville et à ses mœurs, dont la toilette magnifique était absolument perdue. De toutes les portes devant lesquelles elle passait sortaient des jeunes gens, avec de petites seringues de verre, pleines d'eau de senteur, dont ils l'aspergeaient, le plus galamment du monde : — galanterie qui dut coûter à celle qui en était l'objet deux ou trois mille francs, en robe, mantelet et dentelles.

« J'étais furieux, exaspéré, mais que faire ?

« Je ne pouvais chercher querelle à ces femmes, qui riaient en m'inondant du haut de leurs terrasses. J'étais ridicule, trompé... Je battis en retraite, et regagnai, en courant, la fonda que j'avais quittée une demi-heure plus tôt !

« Je comprenais maintenant les rires des gauchos et le souflet moqueur de la petite servante, me soufflant à l'oreille :

— Bien du plaisir !

« Mon arrivée fut saluée par une bordée de plaisanteries et d'applaudissements.

— Tu connais le carnaval, à présent, amigo ? me dit l'un d'eux.

— O'est idiot ! répliquai-je.

— Pour ceux qu'on asperges, mais non pour ceux qui aspergent. Monte avec nous sur la terrasse. Tu verras fonctionner les señoritas et tu te feras du bon sang !

« Ce gargon avait raison. Je me changeai, me séchai de mon mieux ; et pendant toute la journée, je pris part à ce divertissement, qui m'amusa autant comme acteur, qu'il m'avait déçu comme victime. Nous buvions de la caña et du vin de Catalogne.

« A huit heures du soir, tout cesse, et la circulation redevient possible. On me proposa le théâtre... j'acceptai... et vous savez qui j'y reconnus !

— Cette journée de plaisir, reprit-il avec effort, mais un peu calmé par le répit qui l'avait arraché pour un instant à l'horreur de ses impressions, devait être suivie de la nuit la plus épouvantable de toute mon existence !

## XVII

### OU LE MARI FAIT LE MÉTIER D'AMOUREUX

Le marquis passa la main sur son front, et resta plongé, pendant plusieurs minutes, dans un silence tragique.

Où eût dit qu'il renouait à la suite de son répit, ou qu'il ne se sentait pas le courage de rapporter les événements qu'il lui restait à raconter.

Ce fut Ouchillo, cette fois, qui prit la parole ; et, s'adressant à Paul de Kandos, il lui dit, d'une voix brève et sèche, dont il s'efforçait de contenir le tremblement :

— Eh bien ! monsieur, nous attendons la suite.

De Kandos tressaillit.

— La suite, répéta-t-il. La suite... oui... il le faut. Je m'exécuterai.

« Ah ! Clermont, dit-il en se retournant vers celui qui l'avait lancé dans la vie, vous ne devinez jamais le mal que vous me faites, en me contraignant à relater ces scènes affreuses... Mais, puisque vous savez tout, puisque vous m'avez accusé, je dois, oui je dois dire ce qui s'est passé, exactement.

Son visage changea brusquement, reprit l'expression farouche qu'il avait eue déjà plusieurs fois, au souvenir des faits accomplis par lui, et il s'écria avec violence :

— Écoutez donc ! Le spectacle venait de finir. Je m'étais élané dehors, afin de gagner la porte par laquelle sortent les artistes et d'acoster ou de suivre Mariquita. Mes idées n'étaient pas bien nettes : j'obéissais à un instinct irrésistible.

« Mais qu'elle qu'elle fut ma précipitation, quand j'arrivai à cette porte, il y avait déjà une foule nombreuse et aimable qui m'en interdisait l'approche.

« Tous les admirateurs de la Marquesa avaient eu la même idée ; tous s'étaient rassemblés, là, pour la voir, une dernière fois, pour lui faire une dernière ovation.

« J'attendis une bonne demi-heure, rongé par mon froin, me disant :

— La foule s'ouvrira pour la laisser passer, et, alors je pourrai la suivre ; car j'ignorais où elle demeurerait, et, je ne sais quel sentiment m'empêchait de m'en informer. Il me semblait que, si je prononçais son nom, tout le monde devinerait, comprendrait, que j'étais son mari. Et cette idée m'humiliait et me bouleversait.

Enfin, la foule s'agita, de grands cris éclatèrent, je fus brusquement refoulé en arrière, et j'entrevis, comme un éclair, une vague forme de femme, qui montait dans une voiture, stationnant près de la sortie, et que je n'avais pas aperçue.

« Je voulus me rapprocher, m'élançai près de cette voiture. Une violente ondulation de la foule me rejeta au loin, et le carrosse passa devant moi, au triple galop, pendant que quelques fanatiques l'accompagnaient, en courant et en criant :

— Vivé la Mariquita !

« La surprise et la déception me clouèrent d'abord sur place. Quand je revins à moi, ma femme était déjà hors de portée de la vue. J'eus un mouvement de rage qui me rendit toute mon audace ; et, me retournant vers un individu qui se trouvait à mes côtés :

— Où demeure la prima donna ? lui demandai-je.

— « Calle Libertad, treizième Cuadra » \* me répondit-il. La maison est facile à reconnaître ; c'est la seule qui soit construite sur ce modèle, dans tout Buenos-Ayres.

« Je me fis indiquer le plus clairement possible, où se trouvait la « calle Libertad, » et je me lançai dans sa direction, dès que je me crus renseigné.

« Une fois parvenu dans cette rue, je la remontai plus lentement. Il était tard ; une heure du matin environ. Je ne connaissais pas la ville, et je devais regarder soigneusement toutes les maisons, pour distinguer celle qu'habitait la prima donna.

« Au bout d'un quart d'heure de marche, je m'arrêtai brusquement. J'étais arrivé.

« Sur ma gauche, je distinguais une sorte de petit chalet suisse, c'est-à-dire une maison toute en bois ; luxe absolument princier, dans ce pays où un palais de marbre coûte moins cher ; avec balcon de bois découpé, au premier étage, car le chalet avait un étage, ce qui achève de le distinguer des autres maisons, qui n'ont qu'un rez-de-chaussée avec toit plat formant terrasse au dessus.

« Les fenêtres du bas étaient protégées par de forts barreaux comme partout ici, et, à droite de la porte d'entrée, ouverte dans

\* Rue de la Liberté. La ville de Buenos-Ayres est bâtie comme un damier. Toutes les rues, également larges, se coupent à angles droits, à égale distance. Le carré formé par la rencontre de deux rues s'appelle une « cuadra, » et c'est en comptant le nombre de ces « cuadras » qu'on indique la situation d'une maison, dans telle ou telle rue.

ce mur même, se dressait un mur peu élevé, derrière lequel on voyait le faite de quelques arbres.

« Là donc, s'étendait un jardin, à la place du « patio » habituel. »

« Une vague lueur, sortant des fenêtres du rez-de-chaussée qui donnait sur le jardin, me prouva que la maîtresse du logis n'était pas encore couchée.

« Le cœur me battait avec violence, et mes jambes tremblaient.

« Que faire ? Comment pénétrer près d'elle ?

« Frapper à la porte ? Demander à la voir ?

« Il était évident qu'à pareille heure, elle ne recevrait pas un inconnu, d'aspect misérable surtout ; et mon costume, que vous voyez, ne révélait en rien un gentilhomme ou un fils de famille.

« Me faire connaître ? Dire qui j'étais ?

« C'était me faire refuser l'entrée ; car j'étais convaincu que le retour et la présence de son mari ne pouvaient lui être que désagréable, ou l'effrayer !

« Or, une fois que ses serviteurs m'auraient fermé sa porte, il devenait presque impossible de pénétrer jusqu'à elle, du moins tout de suite... et je ne voulais pas, je ne pouvais pas attendre.

« Je résolus donc de pénétrer dans l'habitation, sans en demander la permission, et de ne m'annoncer que par ma présence.

« Cela était relativement facile, quoique cela offrit quelque danger.

« Vous connaissez les gens du pays.

« Si j'étais surpris, c'était un coup de couteau ou un coup de revolver... sans phrases. Après, on se fût informé du motif de ma venue.

« Je restai donc là quelques minutes, prêt à analyser attentivement tous les bruits qui auraient pu venir de la maison. Mais elle était parfaitement silencieuse. Je collai mon oreille contre la muraille, pour entendre si on allait et venait dans le jardin. Il me parut désert. Pas un grain de sable ne craquait, même sous le pied le plus léger.

« C'eût été à croire que tout le monde était couché et dormait depuis longtemps, si la lumière, dont je vous ai déjà parlé, n'avait continué de brûler mystérieusement à travers la nuit profonde.

« Je ne craignais pas seulement de rencontrer les serviteurs de la Mariquita, qui m'eussent fait un mauvais parti. J'avais aussi l'angoisse, bien autrement cruelle, de la surprendre avec quelque amant.

« En ce cas, je sentais que je les eusse tués tous les deux. Cela vous étonnera de ma part, en vous rappelant combien j'avais été endurant, lâche, au début de mon amour pour cette femme, alors que j'allais demander, à son amant, de ne pas me l'enlever, d'obtenir qu'elle restât près de moi. Eh bien ! je ne me sentais plus le même homme. Sans doute que je l'aimais moins ; et, cependant, jamais je ne l'avais désirée avec autant de fureur !

« Enfin, ne pouvant plus attendre, craignant, si j'hésitais davantage, que le jour naissant rendit mon entreprise plus impossible, je me décidai à agir.

\* Le « patio » est la cour dallée de marbre, de granit ou de briques, et remplie de vases de fleurs, avec un puits au milieu, que possèdent toutes les maisons de Buenos Ayres, d'après la vieille mode espagnole. C'est là qu'on passa les soirées en plein air,

« Je défilai mon lasso, je le lançai contre la plus forte branche d'un eucalyptus dont la tête dépassait le mur ; et, me cramponnant à la corde, appuyant mes pieds sur la muraille, j'arrivai au faite, d'où je sautai légèrement de l'autre côté.

« Le jardin était vide ; de plus il était tout petit, et je pus l'embrasser d'un seul coup d'œil.

« Sur ma gauche, s'élevait la façade principale du chalet. La lumière dont le rayonnement m'avait frappé, lorsque j'étais encore dans la rue, provenait d'une pièce du rez-de-chaussée. La porte et les deux fenêtres qui l'accompagnaient étaient grandes ouvertes. Seulement une sorte de moustiquaire, en gaze fine et légère, tendue devant cette porte et les fenêtres, tout en laissant pénétrer l'air frais de la nuit, empêchait l'introduction des moustiques que la lumière eût infailliblement attirés.

« Je me dirigeai, à pas de loup, vers cette pièce, et m'arrêtai devant l'une des fenêtres basses. Craignant d'être aperçu de ceux quelconques qui pouvaient se trouver là, je m'étais agenouillé, de façon que le haut de ma tête et mes yeux seuls dépassassent le rebord de la croisée.

« Ainsi mon regard plongeait tout à l'aise à travers la chambre, éclairée par un candélabre, flambant de ses six bougies parfumées.

« La Mariquita était là, et elle y était seule !

« Jamais je n'ai vu spectacle plus fait pour troubler la raison d'un homme.

« Près d'une petite table de laque rouge du Japon, où reposait l'appareil au maté et le candélabre allumé, se dressait une de ces « berceuses », comme on en trouve dans toutes les maisons de l'Amérique du Sud.

« Mariquita y était étendue, et se balançait mollement.

« Elle avait revêtu un déshabillé de nuit, tout couvert de point d'Angleterre, aux plus souples se mouvant sur son corps de statue, à manches très-courtes, hardiment échancré à la hauteur des épaules, qui sortaient rondes et dorées de l'étoffe transparente ; ses deux coudes appuyés sur les bras de la berceuse, elle avait joint ses mains levées par l'extrémité des doigts, tandis qu'une de ses jambes, croisée sur l'autre, laissait voir sa cheville délicate et l'un de ses bas de soie blanche, tendu sur son jarret ferme.

« Au bout du pied, pied d'enfant, se balançait une babouche turque, sans taon, de velours rouge. Ses cheveux noirs, à demi-dé noués, encadraient son visage. Elle se berçait lentement, en regardant de mon côté, et souriait à quelque pensée intime ; car, entre ses lèvres pourpres, se dessinait la raie laiteuse de ses petites dents de perles.

« Elle ne dormait, ni ne veillait. Elle rêvait... Elle rêvait à quelque absent aimé !...

« Je voyais le sang chaud qui piaquait d'une teinte rosée ses pommettes, et l'ourlet de sa fine oreille, où deux gros diamants scintillaient comme d'autres étoiles, plus bas que ses yeux éblouissants et noyés dans une vague langueur.

« Je restai là... quelque temps.

« Combien ?

« Je n'en sais rien. J'étais fasciné... et je souffrais !

« Peu à peu, une véritable hallucination s'empara de moi. Son regard me brûlait et m'éblouissait. Je crus, tout à coup, que c'était à moi qu'il s'adressait, qu'elle me voyait, que ses prunelles sombres et caressantes me disaient :

— Viens donc ! Je t'attends !

« Je bondis sur mes pieds, gagnai la porte, et tombai dans

la chambre, en déchirant la gaze légère qui la protégeait seule.  
« J'étais debout devant elle.

—Ma voilà ! lui dis-je.

Le marquis s'arrêta, en portant la main à sa gorge desséchée par l'émotion.

—A boire ! fit-il d'une voix étranglée.

Ouchillo se précipita en avant, sans laisser le temps à Louis Olermont de faire un mouvement, et tendit la gourte pleine de cana à Paul de Kandos.

### XVIII

#### SCÈNE CONJUGALE

Paul de Kandos but avidement quelques gorgées de la liqueur capiteuse.

Il était devenu livide ; ses yeux injectés de sang prenaient une expression de dureté extraordinaire, un léger tremblement agitant tout son corps à demi relevé et soutenu par l'un de ses coudes appuyé en terre.

Il reprit rapidement :

—En voyant un homme devant elle, Mariquita avait bondi sur ses pieds, repoussant en arrière, d'un geste brusque, la berceuse où elle se balançait mollement, une seconde auparavant.

Elle était debout, en face de moi, frémissante, effrayée.

—Qui êtes-vous ? me dit-elle.

« Je penchai la tête en avant.

—Regarde. Ne me reconnais-tu pas ?

« Ma voix la fit tressaillir.

« Cependant, ses grands yeux noirs fouillaient les traits de mon visage, d'un air étonné. Il était évident que ce visage, changé par les années, changé par la longue barbe que j'avais laissé pousser et la couche brune qu'y avaient mise le soleil et la poussière du campo, ne lui rappelait que des souvenirs confus et incertains.

« Néanmoins, après un rapide examen, je la vis tressaillir de nouveau. Ses yeux s'agrandirent encore. Elle saisit le candélabre, le rapprocha de ma figure, et s'éleva en reculant encore :

—Ah ! c'est vous !

—Oui, ton mari !

« Elle parut stupéfaite, d'abord ; puis son expression devint dure et dédaigneuse à la fois.

—Que me voulez-vous et comment êtes-vous ici ? reprit-elle d'une voix froide.

—Je suis Paul de Kandos, madame la marquise ? répliquai-je avec violence. Et vous me demandez comment je suis chez vous et ce que je veux ?

—Oui, fit-elle d'un ton sec et provocateur. Oui, je vous le demande.

—Vous êtes ma femme.

—Légalement, c'est possible. Mais à coup sûr, vous n'êtes plus et ne serez jamais mon mari.

—Ah ! Mariquita, ne me pousse pas à bout... ne sois pas dure, impitoyable...

Elle haussa les épaules.

—Je ne sais ce que vous voulez dire. Voilà bientôt quinze ans que nous sommes séparés... Je ne suis plus une enfant... Je suis une femme faite, habituée à son indépendance... qui ne vous a jamais aimé, et qui ne commencera pas, aujourd'hui, je vous assure.

Pendant qu'elle me parlait, pendant qu'elle me repoussait, avec cette dureté et cette impudence, je ne voyais que ses formes

enivrantes, je n'entendais que sa voix admirable, et tout le feu de ses noires prunelles passait en moi et me dévorait.

« Ses paroles me épinglaient comme des coup de cravache, mais la douleur qu'elles me causaient fouettait mon sang, y portant un mélange affreux de haine et d'amour, de fureur et de tendresse désordonnée.

—Maria, lui répondis-je, moi aussi, je suis devenu un homme, et ce que je veux, je le veux bien. Encore une fois, ne me repousse pas ainsi. J'ai des droits !... Je suis ton mari... je suis chez moi, par conséquent, et...

—Des droits ! répliqua-t-elle, en m'interrompant ironiquement. Il suffirait de ce mot pour vous faire haïr. Je suis tout ce que vous voudrez, Paul... Je n'ai point de prétentions à la vertu, et je n'ai rien de ce qui constitue l'honnête femme... Je l'ai prouvé, en vous épousant, sans amour, à seize ans, pour avoir votre nom, éblouie par l'or que vous m'aviez montré, un jour ; croyant par ce mariage, devenir riche ; trouvant diable, moi, fille de gaúcho, saltimbanquo des rues, de porter le titre de marquise...

« Lorsque je fus votre femme, à mon absence d'amour, se joignit un grand mépris pour votre caractère. Vous n'êtes pas un homme... vous enduriez tout de moi... Je vous ai quitté... ce n'est point pour vous reprendre...

« J'ai la fortune, le luxe, les succès, la gloire, les enivrements du théâtre et de la réputation... Je suis libre comme l'air, indépendante et reine à la fois !

« Que m'apportez-vous ? Rien ! Pourquoi ferais-je reprendre un long qui n'a jamais été dans mes goûts, ni dans mon tempérament ? Je ne suis pas faite pour le mariage et le ménage.

« Lui-ses-moi donc, et ne pensez pas plus à moi, que je ne pense à vous ?

—Mais je t'aime, Mariquita !

—Qu'est-ce que ça me fait ?

—Il ne fallait pas te donner à moi, accepter mon nom... Suis-je une gueule qu'on prenne et qu'on jette à volonté ? N'ai-je pas droit aussi à ma part de bonheur ?... Et moi, le mari, ton premier amant aussi, serai-je le seul à qui tu seras interdite ? ajoutai-je avec une avertue insultante.

—Quand je vous ai connu, j'avais quinze ans... j'étais une enfant. Nous avons fait une sottise tous les deux, et, en fait de sottise, les plus courtes sont les meilleures.

—Mariquita, lui dis-je, dominé brusquement par un sentiment de mollesse et de lâcheté, que la présence de cette femme m'inspirait toujours, tu ne comprends pas ce que je veux. Oui, tu as raison, la vie commune serait impossible entre nous...

—À la bonne heure !

—Ce n'est point cela que je te demande... J'en ai fait mon deuil. Tu es riche, à présent, et je suis pauvre toujours. Tu as l'éclat de tous les triomphes ; je n'aurais à t'offrir que l'obscurité du tête-à-tête et les angoisses de la lutte quotidienne contre la misère... que l'amour fait accepter... et...

—Si vous devenez raisonnable, fit-elle vivement, je suis prête à vous prouver que je suis bonne fille, après tout. C'est vrai, je suis riche et vous êtes pauvre. Autrefois vous avez partagé avec moi... Eh bien, partageons encore. Je puis vous donner les moyens de retourner en Europe, d'y refaire votre vie d'une façon brillante... Oh ! cela, tant que vous voudrez !

—Tais-toi ! tais-toi ! m'écriai-je avec fureur. Ton or infâme, je n'en veux pas ! Ce que je veux c'est toi, toi seule !

—Jamais !

—Prends garde ! Après, je partirai... Je fuirai, ou je me

tuerai... mais tu ne me reverras plus ! Voilà le marché que je t'offre... Mais si tu crois que je sortirai d'ici comme j'y suis entré... détrompe-toi... c'est impossible... cela ne sera pas !

« Ma tête s'égarait, mon sang bouillonnait dans mes veines... Je voyais rouge... Je m'avançai vers elle ; les bras tendus... »

« Elle eut peur... Elle recula ; mais son orgueil l'emporta, et elle me répondit, en essayant de sourire et de me provoquer du regard :

— Ah ! ah ! des menaces... j'aime mieux cela ! Vous ne connaissez pas la Marquesa !

« Je vis tout à coup briller, dans sa main blanche, un étylet aigu... »

« Où l'avait-elle pris ? Je n'en sais rien. »

« Je m'arrêtai, non devant l'arme, mais devant le regard tout chargé de haine et de colère. »

« Plus elle me résistait, plus elle me bravait, plus elle paraissait désirable, irrésistible... Je passais, sans conscience, de la fureur à la lâcheté, ne sachant si je voulais la mordre et la déchirer ou me rouler à ses pieds. »

« Ce fut ce dernier sentiment qui l'emporta. »

« Je tombai à genoux. »

— Mariquita, lui dis-je en tendant les mains vers elle, Mariquita, ne me rends pas fou, ne me pousse pas au désespoir... Je ne suis pas ton mari, tu n'es pas ma femme. J'ignore nos liens et notre passé. Je suis un homme et tu es une femme... un homme qui t'aime, qui t'a toujours aimé, qui t'aimera toujours... Que t'importe de m'accorder ce que je te demande ? Après, je te le jure, tu n'entendras plus parler de moi... Ne peux-tu m'aimer, ne fut-ce qu'une minute ?

« Elle me regarda, un instant, en silence, puis, dans ses yeux, à la colère, je vis succéder le mépris. »

— Écoute, me dit-elle, il faut en finir. Tu ne comprends donc rien ? J'aime, moi aussi, comme je n'ai jamais aimé. J'aime un pauvre gauchon, plus pauvre que toi, plus égaré que toi, plus abandonné de tous. Je ne le vois point quand je veux... Souvent il est loin... Mais c'est un homme, celui-là, fier, indomptable et indompté, comme moi... qui me tuerait, si je le trompais... Et c'est pour cela que je l'adore... »

« Je n'avais jamais aimé... Il m'a fait connaître l'amour, et, par là, il m'a donné plus que je ne pourrais lui donner, si je lui donnais toute ma fortune, qu'il refuse et repousse avec horreur... J'appartiens à lui, je n'appartiendrai qu'à lui. Va-t'en ! »

« Elle marchait sur moi, pâle et résolue, et, de son bras tendu, me montrait la porte. »

— Ah ! tu en aimes un autre ! balbutiai-je d'une voix étranglée en me relevant lentement. »

« Tant qu'elle n'avait pas aimé, je pouvais lui pardonner... son existence... Mais l'aveu de cet amour triomphant, devant mon amour repoussé, me rendit féroce. »

— Oui. »

— C'est ton dernier mot ? »

— Mon dernier. »

— Eh bien, hurlai-je en bondissant vers elle, tu ne seras plus à lui, tu ne seras plus à personne. Meurs donc et souffre autant que moi, misérable. »

« J'avais tiré mon couteau, et, avant qu'elle pût prévoir mon intention ni arrêter mon geste, je le lui plongeai en pleine poitrine. »

« Elle poussa un cri horrible, chancela, étendit les bras pour se soutenir, et renversa le guéridon chargé de bougies, dont l'une mit le feu à l'étoffe légère de son peignoir. »

« Sans m'en inquiéter, j'ai pris une autre bougie, et la jetai tout enflammée contre les rideaux de la fenêtre. »

« Alors, je m'élançai par la porte, je gravis le mur.—J'ignore comment,—et je me retrouvai dans la rue... »

« Je voulus, je crus m'enfuir... du moins... car je courais, enfilant toutes les rues que j'apercevais... Mais il paraît que j'ai tourné sur moi-même, car, au bout d'un temps quelconque, je me retrouvai devant le chalet... Il était en flammes, la foule accourait... On criait :

— Au feu ! au feu !

— Où est la Marquesa ?

— Sauvez Mariquita !

« Ces cris, cette foule, me rendirent la lucidité. Il me sembla que tout le monde savait que j'étais son meurtrier et l'incendiaire. Le jour commençait à paraître. Je retrouvai, d'instinct, le chemin de la fonda, j'y pris mon cheval, et, au triple galop, je gagnai la pampa, fuyant droit devant moi, me croyant poursuivi... jusqu'au moment où j'arrivai en vue du cercueil. »

## XIX

### DUEL A TROIS !

Nous n'avons pu reproduire le débit incohérent, saccadé, tantôt farouche et précipité, tantôt lent et presque plaintif, du marquis Paul de Kandos.

Son acte, terrible et féroce, inspirait de l'horreur ; pourtant sa personne faisait pitié, bien qu'il n'eût pas, à proprement parler, le remords de son crime, mais seulement la fièvre et la terreur d'un homme peu fait pour ces sauvageries au-dessus de son énergie.

Lorsqu'il se tut, il promena un regard désespéré sur ses auditeurs, cherchant à lire ce qu'ils pensaient de lui, implorant un mot d'indulgence ou d'encouragement qu'il pouvait, après tout, espérer, de la part de ses deux compagnons qu'il savait peu scrupuleux, et sans doute, plus criminels que lui.

Mais Louis Clermont ne le regardait point.

Il regardait Cuchito, et Paul de Kandos tressaillit, en apercevant le visage, de ce dernier.

Rien, en effet, n'était plus étrange et plus terrible que son expression.

Pendant toute la dernière partie de ce long récit, il n'avait pas prononcé un mot, il n'avait pas fait un geste ; les traits affreusement décomposés et le feu sombre de ses yeux disaient seuls l'intérêt douloureux, passionné qu'il y prenait.

Il était devenu d'une lividité cadavérique..

Deux larmes, à demi séchées par la flamme de l'indignation, coulaient lentement le long de ses joues creuses, tandis que ses dents serrées et sa bouche tordue témoignaient de l'effort surhumain qu'il faisait encore pour se contenir.

Enfin, il se retourna d'un mouvement saccadé, presque automatique, et d'une voix qui sifflait entre ses mâchoires crispées, il dit à Clermont :

— Est-ce vrai ?

— Quoi ?

— Elle est morte, morte ainsi ?

— Oui, fit Louis Clermont. Et c'est pour cela que, ce matin, j'ai refusé de te répondre, quand tu me demandais si j'avais des nouvelles de la Mariquita. Je pensais que tu le saurais toujours assez tôt, et je voulais que ce fut son assassin lui-même qui te l'apprit.

Cuchillo poussa un sourd rugissement et se releva d'un bond.

Paul de Kandos, épouvanté de son aspect et sentant venir la tempête qui le menaçait de ce côté, était déjà debout.

—Mostró ! lui dit Cuchillo, d'une voix terrible et qui éblouait tout à coup comme la foudre après l'éclair.

Paul de Kandos recula de deux pas.

—C'est une trahison ! balbutia-t-il, en s'adressant à Louis Clermont. Vous m'aviez juré que je pouvais tout dire devant cet homme. Vous mentiez. Il n'a mon arc. Il va me livrer !

—Toi livrer... non ! Tu puis, oui !

—Et de quel droit ? demanda le mari de Mariquita, en reculant toujours devant le regard enflammé de Cuchillo, d'où les larmes avaient subitement disparu.

—De quel droit ?

—Oui, de quel droit ? J'étais son mari, après tout, et le mari a le droit de tuer la femme adultère.

—Tais-toi, misérable... n'invoque pas cette excuse ! reprit Cuchillo de plus en plus menaçant. Le mari qui se respecte, le mari qu'on trompe, s'il cède à un mouvement de désespoir et de noble indignation, en voyant son nom compromis, déshonoré, peut avoir des excuses. Mais tu as perdu ce droit, le jour où, sachant qu'elle te trompait, tu as tout accepté.

—Toi, si tu l'as tuée, plus tard, après quinze ans de séparation, alors que tu n'avais rien fait pour la retrouver... et comment ? d'une façon lâche et féroce, en la faisant périr dans les tortures abominables du feu, car son corps palpitant n'avait sans doute pas encore perdu toute sensibilité ! ce n'est point par une jalousie noble et qu'on peut avouer... Ce n'est point parce qu'elle avait un amant... Tu lui aurais pardonné celui-là, ainsi que les autres ! C'est parce qu'elle ne voulait pas de ton amour vil et sans dignité ; c'est parce qu'elle refusait de devenir doublement adultère, en trompant cet amant pour toi...

—Ah ! ah ! je comprends, fit de Kandos, en qui la fureur se ralluma brusquement. C'est vous le fameux gauchon...

—Oui, c'est moi !

—Eh bien, tant mieux, alors. Ma vengeance est complète. Je vous ai fait autant souffrir que j'ai souffert, par elle, à cause de vous.

—Je laisse ma douleur de côté, répliqua Cuchillo, bien qu'elle ait été, qu'elle soit atroce. Mais je vais venger la pauvre femme !

Il tira sa navaja.

Paul de Kandos, qui suivait tous ses mouvements, en fit autant, et les deux hommes se trouvèrent en face l'un de l'autre, armés chacun du couteau terrible dont se servent les gauchos de la pampa, et séparés seulement de la longueur de leurs bras.

Louis Clermont, qui avait écouté ce dialogue et suivi cette scène, en silence, avec une attention passionnée, d'abord presque joyeuse, s'assombrit tout à coup, et, s'élançant entre les deux adversaires, il saisit brusquement Cuchillo par le poignet, en l'entraînant sur le côté.

—Imbécile ! lui murmura-t-il à l'oreille. Que vas-tu faire ?

—Le tuer !

—Le tuer ?

Clermont haussa les épaules.

—Ou être tué par lui. Niais ! Il ne fallait pas le provoquer.

Il fallait le frapper.

—L'assassiner ?

—Parbleu !

—Jamais !

—Mais si c'est lui qui te tue ?

—Je veux la venger ou mourir pour elle... Elle est morte pour moi !

—Allons, des idées chevaleresques maintenant ! murmura Louis Clermont avec un juron que nous ne pouvons reproduire. Tu me fais pitié ! Tu ne seras jamais qu'un serin !

—Laisse-moi ! fit Cuchillo avec horreur et mépris... Laisse-moi !...

Et il le repoussa violemment.

—Quelle misère ! grommela Louis Clermont, d'agir avec de pareils instruments. Et s'il me le tue ! ajouta-t-il tout bas, en désignant Paul de Kandos d'un regard sombre,

Cuchillo s'était rapproché de son adversaire qui avait roulé sa couverture autour de son bras gauche. Il en fit autant.

—En garde, monsieur le marquis ! dit-il d'une voix vibrante.

—Je suis prêt ! répondit l'autre.

Les deux hommes se précipitèrent l'un sur l'autre, le bras gauche en avant, comme un bouclier, le bras droit levé.

L'acier des couteaux brillait au soleil et lançait des éclairs.

Paul de Kandos n'était pas un lâche, à proprement parler, loin de là. Il n'était lâche que devant ses passions, dont il était l'esclave, qui le dominaient et qu'il ne dominait pas. Mais il avait le courage militaire, peut-on dire, si le courage moral lui faisait défaut, et il acceptait le combat avec une sorte de satisfaction.

C'était une diversion et un dérivatif à ses angoisses, à la fièvre qui le dévorait, depuis qu'il avait commis l'acte que nous connaissons.

Dès le premier choc, Cuchillo sentit qu'il avait devant lui un adversaire redoutable, qui ne reculait pas, et qu'il avait autant soif de son sang qu'il pouvait avoir soif du sang du marquis.

Le premier choc, d'ailleurs, n'eut point de résultat.

Les couteaux n'entamèrent que l'étoffe de laine qui protégeait le bras gauche.

Tous deux bondirent en arrière, avec une égale souplesse, puis se jetèrent l'un sur l'autre, et, — dès cette seconde rencontre, — le sang coula, Cuchillo avait été atteint au flanc.

Les deux hommes, cette fois, ne se séparèrent plus : poitrine contre poitrine, visage contre visage, confondant leurs haleines, se brûlant de la flamme de leurs yeux menaçants, leurs deux bras armés se touchaient, se suivaient, s'abaissaient, se relevaient ensemble, sans que les couteaux pussent se dégager assez pour frapper.

Cela dura bien une longue minute.

La sueur inondait leurs visages. Ils sentaient l'un et l'autre leurs forces diminuer, surtout Cuchillo qui perdait beaucoup de sang.

Comprenant le danger de sa situation, l'amant de la Mariquita résolut d'en fuir.

Réunissant toute son énergie, d'un bond désespéré, il se rejeta en arrière, pour reprendre du champ, et revenir une dernière fois, avec tous ses avantages, sur son ennemi encore intact.

Louis Clermont, qui n'avait pu empêcher ce duel, après un premier mouvement de rage, s'était éloigné, de façon à se trouver derrière le marquis.

Cuchillo et le marquis se regardèrent, un instant, immobiles ; puis, se ramassant sur eux mêmes, ils prirent de nouveau leur élan.

Cette troisième attaque devait être évidemment l'attaque définitive et décider du sort des combattants.

Et cela fut,

Cuchillo s'élança le bras levé.

Paul de Kandos avait levé le sien, en même temps.

Mais, au moment où Cuchillo arrivait sur lui, ce bras, au lieu de s'abattre en avant, se retira en arrière, laissant la poitrine à découvert, et Cuchillo y plongea deux fois, jusqu'à la garde, sa navaja à lame large et aiguë.

Le marquis poussa deux cris sourds, chancela : ses lèvres se couvrirent d'une écume sanglante, son regard se voila, s'éteignit, il tomba en murmurant :

—Trahison ! assassins...

Il ne put achever, se tordit dans une rapide convulsion, et expira.

Cuchillo s'arrêta, surpris, bouleversé, regardant devant lui.

Il aperçut Louis Clermont, à quelque distance, tenant une extrémité de son lazzo, dont l'autre extrémité, en s'enroulant au bras droit de Paul de Kandos, l'avait paralysé et livré aux coups de son adversaire.

—Ah ! misérable ! hurla Cuchillo hors de lui. Qu'as-tu fait ?

—Je t'ai fait MARQUIS ET MILLIONNAIRE ! répliqua Clermont triomphalement.

## XX

### LA TOILETTE DU MORT

—Tu m'as fait assassin ! répondit Cuchillo, avec un désespoir furieux ; et je ne sais ce qui me retient de te coucher là, à ses côtés !

—Pas de bêtises ! s'écria Louis Clermont en se mottant hors de portée. Est-ce ainsi que tu me remercies de t'avoir aidé à venger la mort affreuse de la Marquesa ?...

—Ce n'est pas ainsi que je voulais la venger... Ah ! pauvre femme !...

Et des sanglots soulevèrent tout à coup sa poitrine.

En le voyant pleurer, son compagnon se rassura.

—D'abord, reprit-il, tu n'y es pour rien. Tu t'es battu loyalement, comme tu le voulais, en risquant ta peau ; en la risquant si bien même que tu t'es fait tuer. C'est toi qui serais là, ajouta-t-il en montrant de Kandos, si je n'étais intervenu ; car, blessé comme tu l'es, tes forces s'épuisaient ; tu n'avais plus ton sang froid, et je voyais parfaitement que tu allais recevoir ton compte.

—Tu n'as donc rien à te reprocher, et tu devrais me remercier ; mais je suis habitué à ton ingratitude.

Louis Clermont n'exagérait pas.

En effet, Cuchillo avait perdu et perdait beaucoup de sang.

Maintenant, que la fièvre de la lutte se calmait, que la réaction se faisait, il chancelait, il allait tomber, il serait tombé si Louis Clermont, s'élançant, ne l'avait soutenu.

—Que te disais-je ? s'écria le vieux forgeron. Allons, couche-toi par terre, et laisse-moi, avant tout, visiter ta blessure. C'est le moment de récolter et non pas de "faire risette à la Carlino" (mourir).

Cuchillo se laissa étendre sur le sable, à l'ombre de la voiture, trop affaibli pour résister, ou éprouver même encore de la colère, et s'abandonna, en silence, aux soins expérimentés de son compagnon.

Celui-ci enleva prestement le veste du gauchon, défit sa ceinture, souleva sa chemise, et mit à nu le flanc de son compagnon, où s'étendait une large blessure qui saignait abondamment.

—Ce ne sera rien, fit-il enfin, après une courte inspection

La blessure est large, mais peu profonde et n'atteint que les chairs. Dans quelques jours, il n'y paraîtra plus. Il faut seulement arrêter la perte de sang.

Alors, il lava la plaie avec de la "cana," ce qui fit quelque peu goûir le blessé ; puis déchirant un pou de sa propre chemise, car le linge n'abondait pas au corral, il en fit un bandage, rapprocha les deux lèvres de la blessure et termina un pansement qui, pour être grossièrement fait, n'en était pas moins habile et suffisant.

—Là ! fit-il. Rien à craindre, à présent. Avale-moi une goutte "d'eau d'asse," et tiens-toi tranquille.

Ce disant, il passait la gourde de cana à Cuchillo qui en but une gorgée, se laissant faire comme un enfant.

Une grande prostration s'était emparée de lui, sous la double action de la violente saignée qu'il venait de subir et du chagrin poignant, du désespoir affreux, où l'avait plongé la nouvelle de la mort cruelle de celle qu'il aimait.

Clermont comprit qu'il fallait profiter de cette occasion.

—Voyons, lui dit-il, puisque te voilà plus sage, écoute-moi, et comprends la situation. Elle est misérable et je viens de faire un coup de maître, qui suffirait à m'immortaliser, si l'on savait ce qui s'est passé. Mais je renonce à la gloire, et me contenterai d'en recueillir, avec toi, les fruits savoureux.

—Primo, f... moi la paix avec ton prétendu assassinat... C'est moi qui l'ai commis, pas toi, puisque tu n'en savais rien — il est vrai que tu aurais pu l'arrêter, en voyant qu'il ne se défendait plus... mais oublions cela.

—J'ai fait mon devoir. Tu étais un homme mort, si je n'avais agi... Et, d'ailleurs, de façon ou d'autre, il fallait me débarrasser de cet homme.

—Toi, tu ne voyais que ta maîtresse à venger... moi, je voyais autre chose. Depuis que j'avais appris le meurtre qu'il venait de commettre... j'élaborais le plan admirable qui vient de se réaliser par ta main inconsciente.

—Quel plan ? demanda Cuchillo.

—Mon bon, reprit Clermont, il se trouve, je ne sais comment, que tu ressembles au marquis comme une goutte d'eau ressemble à une autre goutte d'eau. Presque le même âge : tu n'as son âge que de deux ans environ ; même taille, même couleur de cheveux et de barbe.

—Tu as le poil un peu moins foncé... — mais cela se corrige avec de la teinture, et il faut, d'ailleurs, vous voir l'un à côté de l'autre, pour s'en apercevoir... mêmes traits, mêmes yeux, enfin, je t'aurais fait faire sur mesure que ça ne serait pas plus réussi !

—Eh bien ?

—Eh bien, tu vas voir.

Louis Clermont se leva, car il s'était assis près de son ami, se rapprocha du cadavre encore chaud du marquis, et commença froidement à le déshabiller.

Ceci fait, il revint à Cuchillo et lui dit :

—Déshabille toi.

—Pourquoi ?...

—Tu en as bien la force ; du reste je vais t'aider.

—Mais, dit Cuchillo, quel est ton but ?

—De te faire noble et riche.

—Je... ne... comprends pas.

—Tu comprends admirablement, au contraire !

—Tu veux me substituer à cet homme ?

—Tu l'as dit.

—C'est ignoble... D'ailleurs, c'est impossible. Je refuse.



—Je le veux. C'est possible. Et tu accepteras.

—Non!

—Si... Je t'en nourris le poupon (je poursuis cette idée) depuis ce matin. C'est le seul moyen pour nous de sortir du pétrin où nous sommes tombés, après notre fuite du bagne. C'est la fortune, le luxe, la sécurité... il n'y a pas à hésiter.

—Mais cela dépend de moi, de moi seul, et encore une fois, je refuse.

—Non, fiston, tu acceptes. Préfères-tu que j'aille te dénoncer pour l'assassinat que tu viens de commettre?

—Cochin, c'est toi... Et tu serais pendu, aussi bien que moi.

—Possible! mais cela ne te sauverait pas! D'abord, ce n'est pas moi qui ai frappé. Je pourrais le prouver. C'est toi. On croira tout d'un forgat échappé du bagne, tel que Jean Pruneau, dit Cuchillo, condamné déjà pour assassinat...

—Tu n'es pas fils du pays, tu es étranger... On te condamnera haut la main. Et ce là ce que tu désires?

—Est-ce la fin que tu rêves à l'existence de chien que nous menons dans ce pays damné, et dont je pensais que tu voulais sortir, autrement que par l'échafaud ou le retour au bagne?

—Oh! oui! murmura Cuchillo.

—Alors, laisse-moi faire. Je t'expliquerai ensuite le plan tout entier. Il est certain. Quelle jolie vengeance à tirer de ce monsieur qui a chouriné et brûlé la Mariquita, que de te mettre dans sa peau, de prendre son titre, et de manger les millions du papa!

Cuchillo résista encore quelques instants; mais Louis Clermont ne lui laissait guère le choix, lui mettait, comme on dit, le pistolet sur la gorge, et Cuchillo s'était trop corrompu au bagne et dans la compagnie du vieux forgat, était trop découragé, était tombé trop bas, pour ne pas se laisser séduire.

Il cessa donc de résister, et se prêta à tout ce que voulut Louis Clermont.

Celui-ci lava, dans une mare voisine, la veste et la ceinture du marquis, imbibés de sang, les mit sécher, en quelques minutes, au soleil ardent du campo, et les fit en lasser, ainsi que le reste du costume, à Cuchillo qui ne put réprimer un frisson, en sentant sur ses membres les vêtements de l'homme qu'il venait de tuer, et qui lui allaient aussi exactement que s'ils eussent été faits pour lui.

(A CONTINUER.)

Commencé le 16 Décembre 1886 — (No 364).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement (outre la prime à laquelle elle a droit) le commencement de ce feuilleton.

## VARIÉTÉS

Entre boulevardier :

—Tu sais que j'épouse Mlle Z... Elle est douée d'une douceur exagérée, j'en conviens, mais cinq cent mille francs de dot... j'épouse les yeux fermés!

—Eh bien! mou cher, ce que tu as de mieux à faire, c'est de ne plus jamais les rouvrir.

\*\*

L'autre matin Calino va trouver son curé.

—Je voudrais faire publier mes bans.

—Tu as donc une femme en vue?

—Évidemment.

—Mais, malheureux, on ne se marie pas dans ce moment-ci, nous sommes en carême.

—Oh! m'sieu le curé, ma fiancée est si maigre.

## NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRE »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus: n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRE ou qui renouvelle son abonnement pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'un des numéros ci-dessous :

- 1.—Le Roi des Voleurs; Le Trésor de Strongsey; Les Héritiers du Poignard; et plus de cinquante historiettes, etc.
- 2.—Les Héritiers du Poignard; Le Secret de l'Notendont; L'Amour à l'Épée; Un Noviciat; historiettes, etc.
- 3.—Les Aventures du Capitaine Vatan; La Dame de Pique; L'Homme des Grèves; Le Crime d'un autre; etc.
- 4.—La Fille de Marguerite; L'Homme des Grèves; L'Amour à l'Épée; Le Crime d'un Autre; Un Noviciat.
- 5.—Une Vengeance de Peau-Rouge; La Demoiselle du Cinquième; Le Crime d'un autre; etc.
- 6.—Les Meurtriers de l'Héritière; L'Homme des Grèves; Le Crime d'un autre; etc.

Toute personne s'abonnant pour plus d'une année, peut choisir autant de numéros qu'elle prend d'années d'abonnement.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Drames de l'Argent.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

## CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS,

Boîte 1986

475 Rue Urag, Montréal.